

Max Stirner: «L'unique» et l'égoisme



Même si Max Stirner (1806-1856) n'est pas directement anarchiste, il est clair que ses idées ont eu une grande influence sur les générations postérieures, notamment sur les libertaires se réclamant du courant individualiste (E. Armand, Benjamin Tucker, etc.), qui participent à la diffusion et à la réhabilitation de son œuvre, tombée dans l'oubli pendant presque un demi-siècle.

Stirner naît à Bayreuth, en Allemagne. Après des études de philosophie, de philologie et de théologie, il devient professeur dans une institution pour jeunes filles à Berlin, en 1839. En 1841, il fréquente les Freien, un groupe d'intellectuels de « jeunes hégéliens », se réunissant dans des bars de la Friedrichstrasse autour de vifs débats. Il y rencontre Bruno Bauer, Friedrich Engels ou encore Otto Wigand, son futur éditeur. C'est dans ce contexte qu'il commence à écrire, tout d'abord des articles de soutien aux thèses hégéliennes ou des compte-rendus d'œuvres. C'est en 1844 qu'il publie son écrit principal L'Unique et sa propriété (Der Einzige un sein Eigentum), en partie censuré dès sa sortie.

L'Unique et sa propriété est un ouvrage complexe et dense, où s'entrecroisent une multiplicité de thématiques dans lesquelles la lectrice ou le lecteur du XXI^e siècle peut facilement se perdre. Si plusieurs thèmes sont effectivement à remettre dans le contexte de son époque, notamment les critique du christianisme ou de l'hégélianisme dont il se distancie, ainsi que la remise en question des thèses de son contemporain Ludwig Feuerbach, plusieurs éléments de sa pensée peuvent encore aujourd'hui apporter, questionner et faire débat. Là où Stirner explique que l'État est une antithèse de la liberté, de même que le communisme qui implique une concentration du pouvoir, il mettra probablement d'accord une grande partie des anarchistes contemporain·es. Ses postures quant aux rapports entre individus en société, à la propriété, au travail ou au collectivisme et à la communauté, articulés autour de la notion de l'unique et de la pensée égoïste (ici à considérer de manière positive) susciteront toutefois des positions divergentes et nous pousseront à nous positionner nous-mêmes, aujourd'hui, face à ces questions.

Les pages suivantes proposent un parcours synthétique composé de citations qui illustrent les idées principales de L'Unique et sa propriété. Elles regroupent, tout d'abord, des extraits à caractère philosophique, présentant les enjeux du concept de l'unique, puis des passages traitant d'aspects plus concrets et poli-

tiques. L'objectif est donc de comprendre les principaux traits de la pensée de Stirner, afin de pouvoir ensuite débattre et discuter de ceux-ci lors d'une discussion commune.



1. Aspects philosophiques

a. De l'enfant à l'unique, les étapes de prise de conscience de la condition humaine¹

Dès l'instant où il voit la lumière du jour, l'homme cherche à se trouver lui-même et à se récupérer, dans la confusion et l'embrouillement de ce monde où il a été jeté comme un dé parmi tant d'autres. Cependant, tout ce avec quoi l'enfant entre en contact s'oppose à ses empiétements, affirme sa propre existence. Chacun n'attachant d'importance qu'à lui-même et se heurte constamment à l'autre, la lutte pour l'auto-affirmation s'avère donc inévitable. Vaincre ou succomber – tels sont les deux pôles entre lesquels oscille le sort de cette lutte. Le vainqueur sera le Maître, le vaincu le Sujet; le premier exercera sa souveraineté et ses « droits de souveraineté », le second remplira, dans la crainte et le respect, ses « devoirs de sujet ». [...]

Enfants, Nous Nous libérons en cherchant la raison des choses ou « ce qu'il y a derrière les choses » : ainsi écoutons-Nous attentivement chacun pour surprendre ses faiblesses [...], ainsi démolissons-Nous avec plaisir, fouillant toutes les cachettes, guettant tout ce qui est dérobé ou dissimulé, Nous essayant à tout. Une fois parvenus à savoir « ce qu'il y a derrière », Nous nous sentons en sûreté : si Nous avons par exemple compris que la baguette ne peut rien contre Notre obstination, Nous ne craignons plus rien, Nous sommes devenus « trop grands pour elle ». Derrière la baguette et plus forte qu'elle... il y a Notre obstination, Notre courage obstiné. [...]

L'esprit, c'est la *première* découverte de soi, la première dé-divinisation du divin, c'est-à-dire de l'inquiétant, des spectres des « puissances supérieures ». Plus rien n'en impose désormais à la fraîcheur du sentiment de Notre jeunesse, cette conscience de soi : le monde est déconsidéré, car Nous sommes au-dessus de lui, Nous sommes Esprit. [...]

¹ Stirner M., Œuvres complètes. L'unique et sa propriété et autres écrits, trad. par P. Gallissaire et A. Sauge, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1972, pp. 85-90.

Le jeune homme adopte désormais un comportement *spirituel*, alors que l'enfant, qui ne se sentait pas encore esprit, grandissait en poursuivant des études dépourvues d'esprit. [...]

Alors qu'enfant, on avait à vaincre la résistance des *lois du monde*, on se heurte maintenant, dans chacune de nos entreprises, à une objection de l'esprit, de la raison, de sa *propre conscience*. « Ce n'est pas raisonnable, pas digne d'un chrétien, d'un patriote et ainsi de suite », s'écrie Notre raison et... Nous dissuade de Notre projet. Ce n'est pas la puissance des Euménides vengeresses, ni la colère de Poséidon, ni le dieu qui voit même les choses le plus cachées, ni la baguette du châtiment paternel que Nous craignons désormais, mais... *la conscience*. [...]

Mettre au jour la *pensée pure* ou se faire son disciple, est un plaisir de jeunesse et tous les corps lumineux du monde des idées – Vérité, Liberté, Être humain, Homme, etc. – éclairent et enthousiasment l'âme juvénile. [...]

L'homme, à la différence du jeune homme, prend le monde tel qu'il est, au lieu de le croire partout en piètre état et de vouloir l'améliorer, c'est-à-dire le remodeler d'après son idéal ; en lui s'affermit l'idée qu'il faut agir avec le monde selon son *intérêt* et non selon ses *idéaux*. [...]

Ce n'est que plus tard, lorsque l'on s'est pris d'amour pour soi-même *en chair et en os* et que l'on trouve du plaisir à sa propre personne telle qu'est en fait – ce qui n'arrive qu'à l'âge mûr chez l'homme – qu'on acquiert un intérêt personnel ou *égoïste*, c'est-à-dire un intérêt non pas seulement pour son esprit, mais pour la satisfaction globale, celle de tout l'individu, un intérêt *intéressé*. [...]

Ainsi s'effectue pour l'homme une *deuxième* découverte de soi : le jeune homme s'était découvert en tant qu'esprit puis à nouveau perdu dans l'esprit *universel*, l'esprit parfait, saint, l'Homme, l'Humanité, bref tous les idéaux ; l'homme se découvre en tant qu'esprit *incarné*. [...]

De même que Je Me découvre derrière les choses en tant qu'esprit, Je dois Me découvrir plus tard derrière les pensées en tant que leur créateur et propriétaire. [...] Mais si je détruis leur corporéité, je la réintègre dans la Mienne et Je dis : Moi seul existe en chair et en os. Alors, Je prends le monde pour ce qu'il est pour Moi, comme Mien, comme Ma propriété : Je rapporte tout à Moi. Si, en tant qu'esprit, je repoussais le monde avec le plus grand mépris, je repousse maintenant en tant que leur propriétaire esprits et idées dans toute leur vanité. Ils n'ont plus aucun pouvoir sur Moi. Comme aucune « puissance terrestre » n'a de pouvoir sur l'esprit.

b. Contre la séparation entre le Moi et l'esprit de laquelle résulte la notion de Dieu²

Tu t'emportes contre tout ce qui n'est pas esprit et, ce faisant, contre toimême, qui ne parviens pas à T'affranchir d'un reste de non spiritualité. Au lieu de dire « Je suis plus qu'esprit », Tu dis, tout contrit : Je suis moins qu'esprit – Je ne peux que l'imaginer – mais Je ne le suis pas et comme Je ne le suis pas, c'est forcément un Autre qui l'est, il existe en tant qu'Autre et cet Autre, je le nomme Dieu. [...]

De cette séparation entre le Moi et l'esprit, de ce fait que ce ne sont pas là deux noms pour une seule et même chose, mais deux noms différents désignant deux choses totalement différentes, si bien que Je ne suis pas esprit et que l'esprit n'est pas Moi, résulte tout simplement et tautologiquement la nécessité pour l'esprit de résider dans l'au-delà, c'est-à-dire d'être Dieu.

c. Au sujet de la morale comme domination³

Considérez le comportement d'un de ces hommes « moraux » qui souvent, de nos jours, estiment en avoir fini avec Dieu et rejettent le christianisme comme une doctrine morte. Demandez-lui s'il a jamais douté que l'union entre frère et sœur soit un inceste, que la monogamie soit la vérité du mariage, la piété filiale un devoir sacré, etc..., Vous le verrez saisi d'un frisson d'horreur morale [...]. D'où lui vient cette horreur ? De ce qu'il *croit* aux commandements de la morale, de toute une *foi* morale profondément enracinée en lui. Autant il déploie du zèle contre les chrétiens *pieux* et autant il est resté lui-même chrétien – un chrétien *moral*. C'est sous la forme de la moralité que le christianisme le tient prisonnier, il est en réalité encore prisonnier de *la foi*. [...]

Ceux-là mêmes qui s'opposent au christianisme comme fondement de l'État, c'est-à-dire l'État soi-disant chrétien, ne cessent de répéter que la morale est le « pilier de la vie sociale et de l'État ». Comme si le règne de la morale n'était pas la domination absolue du sacré, une hiérarchie.

² Ibidem, p. 105.

³ *Ibid.*, pp. 117-119.

d. L'Unique⁴

Au seuil de l'ère nouvelle se tient l'« Homme-Dieu ». À son issue, le Dieu seul se volatilisera-t-il en lui et cela suffit-il pour que l'Homme-Dieu meure véritablement ? On n'a pas pensé à cette question, estimant avoir tout dit en menant de nos jours à bon terme l'œuvre d'éclairement, la victoire sur Dieu. On n'a pas remarqué que l'Homme n'a tué Dieu que pour devenir maintenant le... « seul Dieu dans les cieux ». L'au-delà hors de Nous a sans doute été balayé et la grande entreprise de la philosophie des Lumières accomplie ; mais l'au-delà en Nous est devenu un nouveau ciel, qui demande à être escaladé à nouveau : Dieu a dû céder la place – mais pas à Nous : à l'Homme. Comment pouvez-Vous croire que l'Homme-Dieu est mort, tant qu'outre le Dieu, l'Homme en lui n'est pas mort aussi ?



2. Aspects politiques

a. L'État est un despotisme⁵

Ainsi furent évincés intérêt particulier et personnalité et le dévouement à l'État devint un schibboleth. Il faut désormais renoncer à soi et ne vivre que pour l'État, agir de manière « désintéressée », ne pas rechercher son avantage, mais celui de l'État. Celui-ci devenu proprement une personne, devant laquelle s'efface toute personnalité particulière, ce n'est pas Moi qui vis, mais Lui qui vit en Moi. Le désintéressement et l'impersonnalité mêmes, on est ainsi tenu contre l'égoïsme antérieur, tout égoïsme disparaissant devant le Dieu État.

Dans l'État bourgeois, il n'y a que des « gens libres », que l'on oblige à mille et mille choses : au respect, à une profession de foi, etc. Mais qu'est-ce que cela peut faire, puisque ce n'est que l'État, la loi qui les contraint, et non pas un homme quelconque!

La bourgeoisie professe une morale qui correspond de la manière la plus étroite à son essence. Sa première exigence est que l'on ait une occupation sérieuse, un métier honnête et une conduite morale. Le chevalier d'industrie, la courtisane, le voleur, le brigand et l'assassin, le joueur, l'homme sans fortune et sans emploi ou de caractère léger sont pour elle autant de gens immoraux. [...] Le terme de « vagabonds » conviendrait bien à tous ces gens douteux, hostiles ou dangereux aux yeux de la bourgeoisie que choque toute espèce de vagabondage, dans la vie. Il est en effet aussi des vagabonds intellectuels, auxquels le domicile hérité de leurs pères paraît trop étroit et trop pesant pour qu'ils se satisfassent plus longtemps de son espace limité : au lieu de s'en tenir aux bornes d'une pensée modérée et de prendre pour intangible vérité ce qui procure à des milliers de gens consolation et tranquillité, ils sautent par-dessus les frontières de la tradition et divaguent, extrava-

gants vagabonds, au gré de leur isolante critique et de leur passion

effrénée du doute. Ils forment la classe des errants, inquiets et inconstants, c'est-à-dire des prolétaires, ceux qu'on appelle, s'ils laissent parler haut leur nature nomade, des tête turbulentes.

Tout État est *despotisme*, qu'il y ait un seul ou plusieurs despotes ou que tous soient les maîtres, comme on se le représente d'une république, c'est-àdire que l'Un soit tyran de l'Autre. Ce qui est le cas, en effet, lorsque chaque loi respective, claire expression de la volonté d'une assemblée nationale, devient une loi pour l'individu qui, désormais, lui doit obéissance, ayant envers elle un devoir d'obéissance.

b. Contre le socialisme et contre le communisme⁶

La « société humaine » que Nous promet l'humaniste ne reconnaît absolument rien qui soit « particulier » à l'Un ou l'Autre, refuse toute valeur qui a un caractère « privé ». Ainsi se referme complètement le cercle du libéralisme, qui fait de l'homme et de la liberté humaine ses bons principes, de l'égoïste et de tout ce qui est privé ses mauvais principes : ici Dieu, là le Diable. [...]

Les socialistes, en abolissant aussi la propriété, n'ont pas remarqué qu'elle a sa survie assurée dans la particularité individuelle. Ou bien la seule propriété privée serait-elle celle de l'argent et des biens, mes opinions ne m'appartenant pas en propre?

Ainsi donc, toute opinion doit être supprimée ou rendue impersonnelle. Elle ne saurait appartenir aux personnes mais, de même que la volonté a été transférée à l'État et la propriété à la Société, il faut la remettre elle aussi à un être général – « l'homme » – , en faire une opinion humaine générale. [...]

Comme la volonté et la propriété personnelles, la particularité individuelle ou l'égoïsme en général doivent être privés de tout pouvoir.

Dans cette phase la plus élevée du développement de l'« homme libre », égoïsme et individualité sont combattus par principe et des fins aussi secondaires que le « bien-être » social des socialistes, etc ... s'effacent devant la noble « idée de l'humanité ». [...]

L'homme est esprit, aussi toutes les forces qui lui sont étrangères – c'està-dire étrangères à l'esprit – toutes les puissances surhumaines célestes et inhumaines, doivent être abattues et le nom « d'homme » mis au-dessus de

tous les autres.

c. Le travail7

Le seul fait de travailler ne fait pas de Toi un homme, parce c'est quelque chose de formel, dont l'objet dépend du hasard, ce qui importe, c'est qui Tu es, Toi qui travailles. Alors que Tu peux travailler en somme pour des raisons égoïstes (matérielles), pour te procurer nourriture, etc..., il faut que ce soit un travail qui fasse progresser l'humanité, qui soit réglé sur son bien et serve l'évolution de l'Histoire, bref, un travail humain. Des deux conditions nécessaires – qu'il profite à l'humanité d'une part, qu'il soit entrepris par un « homme », d'autre part – seule la première peut être le cas pour tout travail, car les travaux de la nature eux-mêmes, des bêtes, par exemple, peuvent être utilisés pour l'avancement des sciences, etc. La seconde exige que le travailleur connaisse la fin humaine de son travail, et comme il ne peut avoir cette conscience que lorsqu'il se sait homme, la condition décisive est donc... la conscience de soi. [...]

Bref, son travail n'a pas de contenu satisfaisant, parce qu'il lui est seulement commandé par la société, n'est qu'un pensum, un devoir, un métier et, inversement, sa société ne le satisfait pas, parce qu'elle ne lui donne que du travail.

Le travail devrait le satisfaire en tant qu'homme : au lieu de cela, c'est la société qu'il satisfait ; la société, elle, devrait le traiter comme un homme et ne le traite qu'en travailleur gueux ou en gueux travailleur.

d. La particularité, le pouvoir et la liberté⁸

Au contraire, la particularité, c'est mon existence et mon être, ce que Je suis Moi-Même. Si Je suis libre de ce dont je me suis débarrassé, Je suis en revanche propriétaire de ce que J'ai en mon pouvoir ou dont Je suis maître. Je suis à chaque instant et en toutes circonstances *Mon Moi propre*, quand Je sais Me posséder et ne M'abandonne pas aux Autres. Je ne peux vraiment *vouloir* être libre, car Je ne puis ni atteindre ni créer la liberté, mais seulement la désirer et y tendre : elle reste un idéal, un fantôme.

Vous voulez tous être libres. Vous voulez la liberté. Pourquoi donc marchandez-Vous pour un peu plus ou un peu moins ? La liberté ne peut qu'être qu'entière, un morceau de liberté n'est pas la liberté.

⁷ Ibid. p. 188.

Mais quoi, ne M'est-il pas toujours permis de Me déclarer ayant-droit, médiateur et Moi propre ? De sorte que Je puisse dire : Mon pouvoir est ma propriété. Mon pouvoir Me donne ma propriété. Je suis Moi-même mon pouvoir et, par lui, ma propriété.

Qu'est-ce donc que *Ma propriété* ? Uniquement ce qui est *en mon pouvoir* ! À quelle propriété ai-Je droit ? À celle, à toutes celles auxquelles Je *M'autorise*! Je Me donne le droit de propriété en la prenant, autrement dit, en Me donnant le *pouvoir* du propriétaire, le plein-pouvoir, l'autorisation.

e. Le droit9

[On] Nous présente ainsi l'« État du droit », ou « constitutionnel » : tout doit y être décidé par le juge et un *tribunal*. Le tribunal supérieur de censure est, pour elle, un « tribunal » où l'on prononce le droit ». Quel droit ? Celui de la censure. Pour reconnaître aux sentences de ce tribunal la qualité de droit, il faut tenir la censure elle-même pour droit. Mais on estime malgré tout qu'il offre une garantie ; certes : contre l'erreur d'un seul censeur et, s'il ne protège que le législateur de la censure contre une fausse interprétation de sa volonté, il fortifie d'autant plus sa loi contre les écrivains par « la puissance sacrée du droit ».

Sur le point de savoir si J'ai tort ou raison, il n'y a pas d'autre juge que Moi. La seule chose sur laquelle d'Autres puissent décider et juger, c'est s'ils sont d'accord avec Mon droit et s'il vaut comme droit pour eux.

g. Contre Proudhon et le collectivisme¹⁰

Proudhon pourrait s'épargner toutes ses pathétiques et longues tirades, en disant simplement : il y a des choses, qui n'appartiennent qu'à quelquesuns, auxquelles Nous, les autres, prétendons désormais et voulons faire la chasse. Prenons-les, puisque l'on ne devient propriétaire qu'en prenant et que la propriété, dont Nous sommes encore actuellement frustrés, n'est pas non plus venue autrement entre les mains de ses possesseurs. Elles seront d'un plus grand profit entre nos mains à *Nous tous* que si quelque-uns seulement continuent d'en disposer. Associons-Nous donc en vue de ce vol.

⁹ Ibid., p. 236.

Au lieu de cela, il Nous raconte que la société est le possesseur originel et propriétaire unique d'un droit imprescriptible, le soi-disant propriétaire ayant commis un vol à son préjudice (« La propriété c'est le vol »). Si elle retire au propriétaire actuel sa propriété, elle ne lui vole rien, puisqu'elle se borne à faire valoir son droit imprescriptible... Voilà jusqu'où l'on peut aller avec le fantôme de la société comme personne morale. En fait et au contraire, appartient à l'homme ce qu'il peut acquérir : le monde M'appartient. Dites-Vous autre chose, d'ailleurs avec la proposition : « Le monde appartient à tous » ? Tous, c'est Moi, puis Moi, etc. – la somme des Je. Mais Vous faites de ce « tous » un fantôme, que Vous déclarez sacré, si bien que les « tous » deviennent le redoutable maître de l'individu. Et à leur côté vient alors se placer un autre revenant, le droit.

f. Rapports entre individus¹¹

N'aspirons donc pas à la communauté mais à l'exclusivisme. Ne cherchons pas la communauté la plus vaste, la « société humaine », mais ne cherchons dans les Autres que des moyens et des organes utilisables comme notre propriété! De même que Nous ne voyons pas des semblables dans un arbre ou un animal, l'hypothèse selon laquelle les Autres le sont provient d'une hypocrisie. Nul n'est mon semblable mais, comme tous les autres êtres, Je le considère comme ma propriété. On Me dit, au contraire, que Je dois être un homme parmi « mes semblables les hommes » [...] et que Je dois respecter en eux des semblables. Nul n'est pour Moi une personne respectable, pas même mon semblable, mais simplement, comme tout autre être, un objet, pour lequel J'ai de la sympathie ou non, intéressant ou inintéressant, sujet utilisable ou inutilisable.

Si Je puis l'utiliser, Je Me mets d'accord et M'unis avec lui, afin de renforcer *Mon pouvoir* par cet accord et de faire plus, grâce à notre force commune, qu'une seule force isolée ne pourrait faire. Dans cette action commune, Je ne vois absolument rien d'autre qu'une multiplication de ma force et Je ne la fais durer qu'aussi longtemps qu'elle est *Ma* force multipliée. Mais, ainsi, c'est une *association*.

Dans une association, Tu apportes tout ton pouvoir, tes moyens et Tu *Te fais valoir*, dans la société, tu es *utilisé* avec ta force de travail ; dans la première, Tu vis égoïstement, dans la seconde humainement, c'est-

à-dire religieusement, comme « membre du corps de ce maître ». Tu dois à la société ce que Tu as. Tu lui es obligé, Tu es – possédé par des « devoirs sociaux ». Tu utilises au contraire l'association et l'abandonnes, sans souci de devoir ou fidélité, quand Tu penses ne plus pouvoir tirer aucun profit d'elle. La société étant plus que Toi, Tu considères qu'elle Te dépasse ; l'association, elle, n'est que ton instrument, ou l'épée avec laquelle Tu aiguises et augmente ta force naturelle.

Bibliographie sommaire

AGARD O. et LARTILLOR T. (éd.), *Max Stirner*, L'unique et sa propriété. *Lectures critiques*, L'Harmattan, Paris 2017.

ANDOLFI F., Il non uomo non è un mostro. Saggi su Stirner, Guida, Naples, 2009.

ANGAUT J.-C., « Stirner et l'anarchie », in Agard O. et Lartillor T. (éd.), *Max Stirner*, L'unique et sa propriété. *Lectures critiques*, L'Harmattan, Paris 2017, p. 205-223.

ARVON H., La pensée de Max Stirner, Thèse, Paris, 1951.

ARMAND E., *Profils de précurseurs et figures de rêves*, Les Écrivains Indépendants Librairie F. Piton, Paris, 1931.

BASCH V., L'individualisme anarchiste. Max Stirner, Félix Alcan, Paris, 1904.

BLUMENFIELD J., *All things are nothing to me: the unique philosophy of Max Stirner*, Zero Books, Blue Ridge Summit, 2018.

CHAUVET P., Stirner ou l'extrême liberté, La Rue, Paris, 1969.

CLARK J.P., Max Stirner's Egoism, Freedom Press, Londres, 1976.

FERRI E., *Studi su Stirner. L'unico e la Filosofia dell'Egoismo*, La Fiaccola, Catane, 2021.

KAST B., Max Stirners Destruktion der spekulativen Philospohie. Das Radikal des Eigners und die Auflösung der Abstrakta Menschheit, Verlag Karl-Alber, Fribourg-Münich, 2016.

L'AMINOT T. *Max Stirner. Le philosophe qui s'en va tout seul*, L'Insomniaque, Paris, 2012.

LUCCHESI F., La philosophie de Stirner, Imp. Moderne, Bastia, 1932.

OLOUM C., Max Stirner, contestataire et affranchi, L'Harmattan, Paris, 2012.



Max Stirner est considéré comme l'un des précurseurs de l'anarchisme individualiste avec son oeuvre majeure publiée en 1844, L'unique et sa propriété.

Cette brochure propose un parcours synthétique dans ce texte, composé de citations illustrant ses idées principales. Elle regroupe tout d'abord des extraits à caractère philosophique, présentant les enjeux du concept de l'unique, puis des passages traitant d'aspects plus concrets et politiques.